



**HAL**  
open science

## Actualité politique de Sade

Marcela Iacub

► **To cite this version:**

Marcela Iacub. Actualité politique de Sade. De quoi Sade est-il le nom. Vers l'éclipse du soleil noir? Le rouleau des 120 journées dans les collections de la BnF. BnF-site institutionnell, BnF, Sep 2023, Paris. Site Richelieu, France. hal-04198830

**HAL Id: hal-04198830**

**<https://hal.science/hal-04198830>**

Submitted on 7 Sep 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Actualité politique de Sade**

Est- ce que ce prisonnier qui a donné son nom à la pathologie psychiatrique la plus redoutable qui soit, celui dont les romans furent un temps objet de vénération en tant que purs produits littéraires sans philosophie et sans référent, celui dont les récits horribles auraient anticipé selon certains, les pires crimes des régimes totalitaires du 20<sup>ème</sup> siècle, peut être considéré comme un penseur politique ? Plus. Est-ce que ses thèses seraient non seulement pertinentes mais indispensables pour trouver des issues à la crise profonde qui traversent les démocraties contemporaines et qui menacent leur survie en tant que régime politique ?

Voilà des questions qui semblent saugrenues car, comme l'aurait écrit lui-même, elles sont en dehors de nos habitudes de pensée. D'autant plus saugrenues, pourrait-on ajouter, que Sade - si l'on va au-delà des faux semblants de certains de ses textes les plus connus et qui portent directement sur les formes les plus sages de créer une société politique - croyait que toute organisation sociale était contraire à la nature humaine et, de ce fait, condamnée à provoquer des injustices et des malheurs sans fin. Mais dans le même temps, si une organisation politique s'aventurait à respecter cette nature comme celle qu'il décrit dans le célèbre pamphlet « Français, encore un effort » elle serait condamnée à la destruction. Or la démocratie part du postulat selon lequel tout en étant une construction artificielle elle est la plus à même de répondre aux besoins naturels de l'homme car l'idéal qui l'anime - et qui la force à se transformer

continuellement- voudrait qu'obéir à la loi revienne à s'obéir à soi-même. Comment donc prétendre que c'est Sade qui pourrait nous montrer comment sortir les démocraties actuelles de leur inquiétante agonie ?

C'est cette hypothèse aux allures loufoques que je voudrais esquisser tout en sachant qu'aucun auteur n'a été l'objet d'interprétations aussi divergentes que Sade, que je ne suis nullement une spécialiste de cet auteur et que les lectures que j'ai faites ont été orientées par ma discipline d'origine (l'histoire du droit) et par les objets de mes recherches, notamment la place de la liberté d'expression dans le développement de la démocratie nord-américaine et européenne.

## **L'isolisme**

Sade a inventé une nouvelle expression dans la langue française : « l'isolisme ». Par ce mot bizarre il a voulu rendre compte de ce qu'il tenait pour une donnée fondamentale de la nature humaine. L'homme est un animal seul, si irrémédiablement seul qu'il a dû inventer plein de chimères pour se croire accompagné. Si d'une part il n'a pas de Dieu, de l'autre, aucune solidarité véritable ne l'unit aux autres hommes. Pourtant, s'il est seul de Dieu et des autres hommes il est lié aux forces obscures de la nature avec lesquelles il entretient un commerce constant par l'intermédiaire des passions. Et si l'homme peut se dire seul des dieux et des hommes, c'est parce que les forces de la nature qui ne cessent d'agir en lui, le lui apprennent.

Or cette curieuse compagne n'est pas seulement la voix impérieuse qui lui

ordonne ce qu'il doit faire. A chaque fois qu'il se laisse emporter par ses torrents, qu'il lui obéit il disparaît comme sujet de sa propre existence. De ce fait, l'isolisme est une expérience de la solitude vécue par un être qu'au moment même de l'apercevoir s'efface derrière des forces de la nature. Ce faisant, l'isolisme n'a rien à voir avec l'individualisme ou avec l'égoïsme. D'après cette théorie chaque être humain est séparé de lui-même par le commerce qu'il entretient avec la nature qui le transforme en une force poétique et maléfique, en un simple organe de sa voracité infinie.

Le mot nature chez Sade fait allusion non pas à une mais à deux instances distinctes. Il y a la nature qu'il appelle *première* qui a construit les trois règnes avec les lois qui les gouvernent, avec son économie de la naissance et de la mort, qu'il appelle *seconde*. Or cette création de la nature

seconde enchaîne la nature première. C'est pourquoi cette dernière cherche à détruire la nature seconde afin de renouveler son élan, afin de lancer des nouveaux jets et redevenir créatrice. Ce faisant, la nature première est destructrice et se complaît à briser les freins de tout ce qu'elle a créé. Lorsque Sade affirme que nous sommes asservis à la nature ou que nous nous confondons avec elle grâce à nos passions il fait allusion à la première, à cette instance créatrice et destructrice des mondes.

Pour Sade, il y a deux situations paradigmatiques qui rendent compte de ce commerce avec la nature première : la jouissance sexuelle et la cruauté.

Mon prochain ne rentre pas en considération au moment de ma jouissance. L'orgasme nous transforme en des sortes de despotes. La jouissance est aussi

impérieuse que la pluie ou l'orage, de telle sorte que l'autre devient insignifiant. Non seulement il est interchangeable, il pourrait être celui-ci ou celui là mais de surcroît son ressenti à lui nous est indifférent pour autant qu'il nous permette de jouir. Notre plaisir n'a pas de prix si par prix nous entendons les coûts que l'autre doit supporter lorsque nous jouissons. Mais si l'orgasme est cette école de séparation morale absolue avec autrui elle est aussi celle de la désobjectivation et de la perte de toute maîtrise de soi. Car l'orgasme nous lie à des forces non humaines, il scelle notre appartenance aux forces obscures de la nature. L'orgasme devient encore plus paradigmatique de ce commerce avec la nature première lorsqu'il s'accompagne de cruauté. Jouir des tourments que l'on inflige aux autres dans une situation sexuelle redouble l'expérience de l'isolisme. L'indifférence que nous éprouvons envers lui dans une situation

normale, c'est-à-dire sans qu'il souffre, devient d'autant plus puissante et de ce fait plus jouissante lorsque nous sommes conscients des douleurs que nous lui infligeons pour assouvir notre plaisir.

Mais la cruauté seule, c'est-à-dire, en dehors d'un cadre érotique produit les mêmes effets à celui qui l'inflige et devient de ce fait le second grand laboratoire de l'isolisme. Car selon Sade, la cruauté produit des jouissances sexuelles à elle seule. « Je bande à faire le mal- dit Durcet dans les 120 journées-je trouve au mal un attrait assez piquant pour réveiller en moi toutes les sensations du plaisir, et je m'y livre pour lui seul, et sans autre intérêt que lui seul....il est certain dit le duc ....que le crime a suffisamment de charme pour enflammer lui seul tous les sens, sans qu'on soit obligé d'avoir recours à aucun autre expédient, et personne ne conçoit comme moi que les forfaits du libertinage,

puissent faire bander comme ceux qui lui appartiennent. Moi qui vous parle j'ai bandé à voler, à assassiner à incendier et je suis parfaitement sûr que ce n'est pas l'idée du libertinage qui nous anime mais l'idée du mal : qu'en conséquence, c'est pour le mal seul qu'on bande et non pas pour l'objet, en telle sorte que si cet objet était dénué de la possibilité de nous faire faire le mal nous ne banderions plus pour lui » (8eme journée).

L'orgasme et la cruauté sont des laboratoires de l'isolisme pour chaque humain, ce sont des expériences que l'on pourrait qualifier d'universelles. Tandis qu'il y en a d'autres qui ne procurent des jouissances qu'à quelques-uns, notamment à ceux qui en sont « blasés » tout comme aux sages, ceux qui sont conscients des enjeux éthiques de l'isolisme. Ces individus-là sont capables de jouir non seulement quand ils sont les sujets mais les

objets de l'indifférence à leur souffrance voire de la cruauté des autres. Lorsque je suis l'objet de la jouissance de l'autre je constate son indifférence, son absence de sympathie au regard de mon plaisir et de ma souffrance. Cette identification disjonctive est source des mêmes jouissances que les siennes car elle confirme l'isolement de chacun. Le sage sadien, l'homme qui a conscience de sa position dans le monde, jouit de ce renversement par lequel il est pris comme objet de cruauté de son semblable de la même manière qu'il jouit quand il prend l'autre comme objet. Puisque tu es comme moi, tu arrives à me dominer, à me traiter comme une chose, à être insensible à ma souffrance. Tu es comme moi, tu es moi, parce que tu es capable de jouir des supplices que tu m'infliges. Tu me montres que coexister ce n'est rien d'autre que vivre auprès des millions d'individus dont chacun est persuadé d'être seul de ses

semblables, le centre du monde, un monstre intraitable et destructeur. Le fait de jouir des souffrances qu'on nous inflige et d'en rendre notre bourreau conscient, détruit la possibilité de la cruauté et de l'indifférence qu'elle suscite. La cruauté devient « jeu », mise en scène d'une situation qui renvoie à une autre perdue dans laquelle on fait souffrir et on souffre dans la plus parfaite innocence, c'est-à-dire dans la douleur, dans la peur, dans la rage. Le sage sadien a donc la puissance de rendre le caractère unilatéral de la cruauté impossibles.

Mais outre le sage il y a aussi les blasés qui sont en mesure de jouir de ce renversement, ceux qui sont preuve de « cynisme ». Ainsi, selon Durcet, l'un des libertins des 120 journées, « Celui qui aime avec ardeur les choses qui déshonorent trouve du plaisir à l'être et doit bander quand on lui dit qu'il l'est » Et Curval lui

répond « qui ne sait pas que la punition même produit des enthousiasmes ? Et n'a-t-on pas vu des gens bander au moment où on les déshonorait publiquement ? (...) Tout le monde sait l'histoire du marquis de \*\*\*, qui dès lors qu'on lui a appris la sentence qui le brûlait en effigie, sortit son vit de sa culotte et s'écria : « Foutre-Dieu, me voilà au point où je me voulais, me voilà couvert d'opprobre et d'infâmie : laissez-moi, laissez-moi, il faut que j'en décharge ».

L'isolisme n'est pas seulement un constat. Le fait d'en prendre conscience donne un pouvoir, celui de se savoir seul et donc libre de toute servitude au regard de Dieu et des autres hommes. Mais dans la mesure où cette conscience s'acquiert en même temps que celle de notre soumission aux forces de la nature, cela implique l'acceptation d'une instabilité et d'une perpétuelle irruption de l'étrange chez soi.

Inutile donc de chercher à comprendre les formes étranges qui peuvent prendre les passions humaines. On peut les compter et les décrire mais pas les comprendre. C'est ainsi que l'un des libertins des 120 journées s'exclame lorsque l'une des historiennes raconte l'une des passions dont elle a été témoin : « Oh ! quelle énigme que l'homme ! ». Et un autre lui répond, « Oui, mon ami (...) Et voilà qui a fait dire à un homme de beaucoup d'esprit qu'il valait mieux le foutre que le comprendre ».

D'ailleurs, puisque l'isolisme est dans la nature humaine aucun individu n'en est exclu. Ceci apparaît clairement dans la préface des 120 journées lorsque le narrateur s'adresse à ses potentiels lecteurs :

« Sans doute, écrit-il, beaucoup de tous les écarts que tu vas voir peint te déplairont,

on le sait, mais il s'en trouvera quelques-uns qui t'échaufferont au point de te coûter du foutre, et voilà tout ce qu'il nous faut. Si nous n'avions pas tout dit, tout analysé, comment voudrais-tu que nous eussions pu deviner ce qui te convient ? C'est à toi à la prendre et à laisser le reste ; un autre en fera autant....C'est ici l'histoire d'un magnifique repas où six cent plats divers s'offrent à ton appétit. Les manges tu tous ? Non, sans doute. Mais ce nombre prodigieux étend les bornes de ton choix, et ravi de cette augmentation de facultés, tu ne t'avises pas à gronder l'amphitryon qui te régale. Fais de même ici : choisis et laisse le reste, sans déclamer contre ce reste, uniquement parce qu'il n'a pas le talent de te plaire. Songe qu'il plaira à d'autres et sois philosophe ».

Ces précisions sont très importantes pour mieux comprendre la théorie de l'isolisme. On pourrait les traduire plus ou moins

ainsi : quel être humain est-il capable d'affirmer que son plaisir ne le rend pas *jusqu'à un certain point* indifférent au coût que cela entraîne à autrui et surtout lequel d'entre nous ne tire pas *quelque* jouissance de la cruauté qu'il lui inflige ? Bref, chacun d'entre nous est compromis avec le mal d'une manière constitutionnelle, pulsionnelle et sans avoir le choix ou la possibilité de s'en défaire. *La différence est de degré, de forme mais pas de nature.*

Or si la théorie de l'isolisme de Sade s'arrêtait là, si puissante soit-elle pour décrire la réalité, si insupportable aussi pour tout ceux qui croient que le mal n'habite que quelques-uns et que l'on peut l'extirper de nos cœurs si l'on sait bien s'y prendre elle serait inapte à fonder une société politique nouvelle. Soit on la dénie et de cela résulte toute une série d'injustices dont la plus grave est celle de l'inégalité, soit on se décide à la respecter

ce qui amènerait à la destruction d'une telle société. La première de ces alternatives qui est celle des sociétés dans lesquelles Sade a eu à vivre les injustices viennent du fait que les puissants s'emparent de la loi afin que cette dernière leur permette de vivre leur isolisme au détriment des faibles. Et si dans un état d'anarchie ces derniers peuvent tout au moins se défendre dans les sociétés politiques organisées la loi leur en empêche les laissant sans aucun recours ni secours. Plus encore. Dans les sociétés politiques organisées de cette manière ce n'est pas la loi seule qui opprime mais aussi la morale qui le contraint à tourner le dos à la nature et à être vertueux. Or cette vertu n'est qu'un leurre. Sade n'a pas cessé de montrer que ce que nomme vertu est l'apanage des esprits petits et calculateurs qui sont traversés par les mêmes vices que ceux qui la transgressent sciemment sauf

que leur faiblesse les pousse à obéir à la morale

Ainsi, par exemple, dans *Les infortunes de la vertu* lorsque Justine discute avec le faux monnayeur celui-ci lui montre à quel point le fait de l'avoir secouru dans un chemin n'a pas eu comme origine une volonté de faire du bien mais de l'obliger et donc de le dominer. Ce faisant, que Justine ait secouru ou profité de cette occasion pour voler revient au même sauf que la première alternative montre une plus grande faiblesse. Sans compter que ceux qui cherchent à respecter la morale commune, la vertu, commettent des crimes contre la nature et sont redevables de ses implacables tribunaux. C'est pourquoi la vertueuse

Justine est condamnée à mourir traversée par la foudre.

Mais que deviendrait une société politique qui respecterait l'isolisme de tout un chacun ?

L'unique fois que Sade s'est livré à cet exercice c'est pour montrer d'une manière ironique et humoristique l'impossibilité d'instaurer un régime politique qui soit respectueux de la nature humaine : je parle bien évidemment du célèbre pamphlet qu'il inséra dans la phil dans le boudoir, « Français, encore un effort ... ». Les soi-disant « correctifs » à l'ordre politique de son temps étaient -outre des mesures contre la religion-, l'abolition d'un certain nombre d'infractions tels le meurtre, la diffamation, les crimes contre les mœurs, le vol. Il prône la vengeance privée pour certains crimes ainsi que l'abolition de la

peine de mort. Mais surtout, il donne les outils pour qu'on comprenne que même une République de cette nature, le plus proche possible de la nature, serait condamnée à périr, victime de son impossibilité politique. Ainsi, il prône que les gouvernants aiguïssent l'insurrection permanente, c'est-à-dire, des actes propres à détruire l'ordre même qu'ils sont censés protéger. Car selon la théorie de l'isolisme un sujet ne manifeste sa puissance que dans le fait de mettre à sac les freins, et peu importe la nature ou le contenu de ceux-ci. Donc, un gouvernement proche de la morale isoliste serait tout le temps menacé de destruction et devrait employer la violence légale pour s'en protéger, ce qui deviendrait paradoxal. De l'autre côté, un gouvernement de cette nature devrait mettre en place de bordels publics pour y contraindre tout un chacun d'assouvir les désirs des autres. Mais dans ceux-ci il peut y avoir aussi le meurtre lequel devient

légal. La volonté de chaque individu ne peut donc pas rester à l'Etat de passion mais il acquiert le statut de loi. Ainsi, si l'ordre politique respectait la nature il serait impossible, il ne pourrait pas tenir autrement que par le crime et dans le crime et qui plus est le plus abominable de tous qui est le crime commis au nom de la loi.

Et pourtant, Sade ne semble pas avoir renoncé à l'idée d'imaginer une société politique nouvelle que tout en permettant de vivre chacun selon la nature ne soit pas pour autant condamnée à la destruction. En effet, d'une manière récurrente, aussi bien dans ses romans que dans sa correspondance il semble partisan des régimes politiques modérés voire démocratiques, respectueux des droits et des libertés des individus. Il semble apprécier qu'il y ait des moins des lois possibles, que la condamnation capitale

soit abolie, que les gouvernants cherchent non pas à créer des règles selon la morale mais selon l'utilité et l'efficacité. Mais comment une société politique de ce type pourrait être compatible avec sa théorie de l'isolisme ?

La réponse à cette question n'est pas trop difficile à trouver. C'est que la théorie de l'isolisme que j'ai brièvement présentée est partielle et incomplète. C'est pourquoi il est indispensable d'y revenir.

L'affirmation de l'étrangeté que provoque notre commerce avec la nature première, se manifeste dans la jouissance que provoque chez nous le fait de briser les freins. Car nous ne faisons qu'un avec cette chose cruelle qui cherche à détruire ce qu'elle a créée. C'est pourquoi ce cheminement n'a pas de limites. Le fait de briser ce frein ci

n'est qu'un pas ou un substitut d'autres freins que l'on voudrait briser pour satisfaire la nature qui est un pur principe de destruction. Et dans cette quête effrénée de rupture de tous les freins non seulement les lois sociales en deviennent des obstacles mais aussi celles de l'univers. Plus encore le dernier de ces obstacles est le propre sujet de jouissance. Le paradoxe de la jouissance c'est qu'en cherchant à s'assouvir en cherchant à faire triompher le sujet de ses limitations ne peut aboutir qu'à la destruction de ce qui supportait son désir. Cee faisant, le sujet d'être moteur se transforme en dernier frein. Le désir est révolutionnaire, insurrectionnel, non pas dans le sens où il change le monde mais parce qu'il a toujours comme cible, comme dernier frein le sujet dont il s'empare. C'est ainsi que Juliette s'exclame « j'abhorre la nature » que c'est une manière d'affirmer qu'elle s'abhorre comme sujet de désir, qu'elle s'abhorre comme dernier frein.

De ceci résulte que toute jouissance dans la mesure où elle ne saurait pas assouvir ce qui constitue son véritable et ultime objet ne peut être que substitutive et masturbatoire. *Les 120 journées de Sodome* constitue l'explication la plus réussie de ce point du système. La jouissance n'est jamais provoquée par ce qui là mais par ce qui est absent. Cette idée découle d'abord du protocole fictionnel. Ce dernier met en scène quatre libertins tout puissants dans un lieu fermé qu'aucune justice ne peut atteindre. Leur but étant qu'ils se laissent raconter des scènes érotiques par 4 femmes, les historiennes, qui sont censées éveiller leurs désirs qu'ils vont assouvir avec leur sérail. Mais le sérail n'est qu'un objet de substitution des scènes racontées par les quatre historiennes. Puisque les libertins ne peuvent pas être là, dans le passé, ils en jouissent par substitution avec le sérail. Ensuite cette idée résulte des

dialogues philosophiques des scélérats qui sont moins nombreux que dans les autres livres de Sade mais très puissants. En effet, alors qu'il semblerait que dans cette orgie criminelle unique rien ne manque pour satisfaire les désirs des libertins, Durcet ( 8<sup>ème</sup> journée) dit à ses camarades qu'il n'est pas heureux : « Est comment est-il que vous puissiez être heureux, dès que vous pouvez vous satisfaire à tout instant ? Ce n'est pas dans la jouissance qui consiste le bonheur, c'est dans le désir, c'est à briser les freins qu'on oppose à ce désir. Or tout cela se trouve ici, où je n'ai qu'à souhaiter pour avoir ? Je fais serment dit il que depuis que j'y suis, mon foutre n'a coulé une seule fois pour les objets qui y sont ; il ne s'est jamais répandu que pour ceux qui n'y sont pas. (...). Et Curval ajoute : « Pour moi, j'avoue que mon imagination a toujours été sur cela au-delà de mes moyens ; j'ai toujours mille fois plus conçu que je n'ai fait et je me suis

toujours plaint de la nature qui, en me donnant le désir de l'outrager, m'en ôtait toujours les moyens- Il n'y a que deux ou trois crimes à faire dans le monde, dit Curval, et ceux-là faits, tout est dit ; le reste est inférieur et l'on ne sent plus rien. Combien des fois, sacre-dieu, n'ai-je pas désiré qu'on pût attaquer le soleil, en priver l'univers ou s'en servir pour embrasser le monde ? Ce serait des crimes cela, et non pas les petits écarts où nous nous livrons, qui se bornent à métamorphoser au bout de l'an une douzaine de créatures en mottes de terre ».

Sade y fait sentir l'impuissance du tout tout tout pour satisfaire le désir. Il montre que même ce tout tout tout ne fonctionne que comme substitut d'une jouissance métaphysique dont le but ultime n'est que sa propre destruction. De ce fait, selon Sade, les plus hautes jouissances, celles auxquelles aspirent les libertins, sont

inatteignables sur la terre y compris lorsque nous nous donnons les derniers moyens pour exercer la force les uns sur les autres. Comme à chaque fois, plus on est proche du mal plus on devient socialement inoffensif car les jouissances auxquelles l'on aspire ne sont pas de ce monde. Plus on est dans le bien, plus l'on cache des désirs criminels inavoués, qui ne sont qu'une apparence de vertu. Ce faisant, si le crime tel que nous l'entendons dans le langage courant est un acte anti social c'est parce que les criminels ne comprennent pas qu'il faut monter en puissance, devenir à tel point mauvais, méchants, que le seul lieu dans lequel leurs désirs seront assouvis c'est dans le domaine de l'imagination même si ce mot n'a pas le même sens dans le langage courant que dans le domaine politique.

En effet, si l'on se tient à la signification de ce mot dans le langage courant on pourrait

penser que l'idéal politique de Sade serait un gouvernement démocratique qui admette l'isolisme non pas dans les comportements mais dans l'imagination et dans la pensée. On dira, mais rien de plus simple que cela. Chacun devrait se contenter de rêver et d'imaginer selon les préceptes de cette morale isoliste. Et pourtant pour y arriver il faut que l'Etat renonce à n'importe quel interdit d'expression, qu'il renonce à condamner, à censurer, à contrôler la communication publique. Vous vous demanderez maintenant pourquoi ?

La réponse à cette question est très simple pour ceux qui connaissent quelque peu les enjeux juridico politiques de la liberté d'expression dans une démocratie. Ils vous diraient tout simplement que sans la possibilité de communiquer publiquement sa pensée on enlève aux citoyens le

pouvoir de construire et de développer leurs idées. En effet, comment pourrait-on prétendre que ce que nous pensons et imaginons n'est pas le résultat d'une recomposition et d'une réélaboration plus ou moins singulière, plus ou moins originale, plus ou moins réussie de ce que d'autres ont pensé ou imaginé avant ou indépendamment de nous ? Et, comme se demandait Kant, « quelles seraient l'ampleur et la justesse de notre pensée si nous ne pensions pas en quelque sorte en communauté avec les autres à qui nous *communiquerions* nos pensées et qui nous communiqueraient les leurs ! On peut donc dire que ce pouvoir extérieur qui dérobe aux hommes la liberté de communiquer en public leurs pensées, leur retire aussi leur liberté de penser » Et il ajoute ceci : « *le seul joyaux qui nous reste malgré les charges de la vie civile et grâce auquel on puisse trouver un remède à tous les maux de cet état* ».

La publicité de notre pensée implique un changement de la nature de cette dernière. Lorsque la pensée se rend publique elle agit convoquant un auditoire imaginaire, en adoptant plusieurs positions fictives possibles, en tendant ses forces jusqu'à ses limites la poussant à un état extravagant à elle-même. Cette expérience est familière à tous ceux qui se consacrent à des activités scientifiques ou artistiques et qui éprouvent ce merveilleux sentiment de ne pas être les sujets de leurs œuvres mais des maillons entre le public et quelque chose qui surgit chez eux mais qui ne maîtrisent pas totalement. C'est pourquoi selon Kant le fait pour un gouvernement de limiter la communication de la pensée a non seulement une influence directe sur ses contenus mais sur sa nature et sa puissance mêmes.

C'est me semble-t-il cette mue qui s'opéra chez Sade à la Bastille un peu avant et pendant qu'il écrivait les 120 journées de Sodome. Ses lettres ont perdu le destinataire personnel qu'elles avaient avant, en l'occurrence son épouse, pour se transformer en un public indifférencié. Sa haine infinie contre ses géôliers et ses fantasmes érotiques ont été refaçonnées à partir du postulat d'un public imaginaire qu'il malmène, certes, qui apparaît tantôt comme un intrus, tantôt comme adversaire, tantôt comme un égal ou comme un dindon de la farce mais qui est tout de même un public qu'il a à tel point intégré qu'il a pris la peine d'écrire le rouleau avec des caractères minuscules et de le cacher soigneusement de quiconque y compris de sa femme pour qu'il soit préservé de la destruction. Grâce à ce procédé ses fantasmes qui sont allés tellement plus loin que les larcins commis avec les prostituées et les filles du peuple.... Comme si le fait

de fouetter ces femmes contre leur volonté pour en tirer des jouissances érotiques n'avait été qu'un compromis somme tout décevant entre les cruautés inimaginables qu'il désirait et ses freins moraux. Cruautés inimaginables que l'acte d'écriture lui a permis de réaliser fictivement. Et non seulement de réaliser mais aussi et surtout de dépasser. Car les crimes auxquels songent ses libertins ne sont pas de ce monde.

Cette mue qui le transforma en écrivain fit que depuis la fin de cet emprisonnement qui dura 13 ans (1790) il ne commis aucune violence pour assouvir ses pulsions érotiques. Plus encore. Il rencontra une compagne de laquelle il ne sépara qu'à sa mort. Il a vécu avec elle une vie de couple tendre et amoureuse. C'est qu'aux temps de son emprisonnement il s'est embarqué dans une expérience éthique avec le mal dans une œuvre adressée à un public. Cet

acte a transformé ses fantasmes érotiques et ses émotions haineuses dans une expérience qui lui a permis de transmettre l'un des témoignages les plus sublimes non pas seulement de l'homme Sade mais de l'humanité toute entière.

Et en tant que lecteurs, ce livre nous permet de nous contempler dans l'isolisme de notre prochain et de ressentir à quel point nous sommes seuls de lui, à quel point nous sommes ses adversaires, tout en lui ressemblant. Seuls de lui et ses adversaires mais aussi ses semblables. Car chacun d'entre nous est jusqu'à un certain point indifférent à sa souffrance pour autant qu'elle nous procure du plaisir et qu'aussi jusqu'à un certain point nous jouissons du mal que nous sommes capables de lui infliger.

En bref, on pourrait affirmer que le monde politique que Sade aurait souhaité c'est un

régime démocratique délivré de tout entrave à la liberté d'expression qui permettrait aux citoyens de faire des expériences éthiques avec le mal sans que rien ni personne ne puisse les limiter. Mais si l'isolisme seul détruirait n'importe quelle société, une démocratie qui ne soit pas en mesure d'admettre le parti pris de chaque humain avec la cruauté finirait elle aussi par périr. Avant de dire quelques mots sur ce dernier problème avec lequel je finirai cet exposé, je voudrais bien examiner brièvement les avantages d'une démocratie comme celle à laquelle Sade songeait.

Le premier de ces avantages serait son impact sur la violence individuelle et sur celle qui s'exerce au nom de l'Etat, de la loi, de la société.

Des œuvres comme les 120 journées de Sodome pourraient servir comme

technique préventive de la violence individuelle et même pour traiter certaines formes de la criminalité. Elle pourrait contribuer à faire en sorte que la violence soit davantage conçue que commise pour que ces individus intraitables comprennent que c'est dans l'imagination rendue publique que les crimes qui vont satisfaire leurs pulsions vont être les plus sublimes. Qu'il est beaucoup plus passionnant de s'attaquer au soleil et d'embraser l'univers que de tuer son prochain. C'est une manière de proposer que ceux que nous appelons des criminels deviennent des artistes pour assouvir leurs pulsions anti sociales au lieu de les tourmenter inutilement dans des prisons sordides leur vie durant. Cette acceptation de l'isolisme affecterait aussi nos opinions qui sont cruciales dans un régime démocratique car ce sont elles qui orientent la fabrication de nos lois. Ainsi, nous ne partirons pas si facilement dans des grandes croisades

punitives contre le mal en imaginant l'extirper alors que cette tâche est impossible ou sans nous avouer le plaisir que nous prenons à faire souffrir ceux qui commettent certains crimes ou délits. Cela aurait comme conséquence que les lois ne se voteraient pas selon des principes moraux mais pratiques, utilitaristes car le mal vit en nous et avec nous et il faut essayer qu'il ait les moins des conséquences anti sociales possibles. Les lois qui assumeraient l'isolisme comme condition de l'homme ne pourraient jamais être trop répressives. Tandis que lorsque les lois partent du postulat contraire, c'est-à-dire, que l'homme est bon et qu'il n'y a qu'un petit groupe de méchants non seulement elles s'acharnent contre ce petit groupe mais de surcroît elles permettent que les majorités exercent leur cruauté de contrebande pour en tirer des jouissances qu'elles sont incapables d'assumer. Dans son livre *Malaise dans la civilisation*

Sigmund Freud a très bien décrit ce processus dans lesquelles certaines sociétés s'engouffrent et qui fait de la loi non pas un outil de pacification mais au contraire un procédé qui permet à la population de jouir de la cruauté que l'on inflige à ceux que l'on punit. C'est une loi qui se transforme en violence et de la pire nature qu'elle soit comme aurait dit Sade car elle ne naît pas d'une passion et donc aussi d'un désespoir ou d'un désir assumé mais d'une instance froide et non humaine qui permet aux majorités incapables d'assumer ce qu'elles éprouvent d'en jouir s'abritant sous la bannière du bien dans sa bataille qu'il livre contre le Mal.

En bref, pour profiter de la leçon de Sade, il faudrait que nos démocraties prennent la liberté d'expression au sérieux ce qui n'a jamais véritablement existé. Certes, si le 19<sup>ème</sup> siècle avait cette liberté en horreur au tournant du 20<sup>ème</sup> la parole publique commença à se libéraliser aussi bien aux

Etats Unis qu'en Europe. Or ce processus, hélas, n'a jamais été « terminé ». C'est sur ce point que je reviens sur cette idée selon laquelle un régime démocratique qui serait incapable d'intégrer l'isolisme se détruirait aussi comme régime politique. Et c'est bel et bien ce qui est en train d'arriver sous nos yeux même si nous avons beaucoup de mal à l'admettre.

En effet, depuis quelques décennies on voit se profiler un tournant répressif dans l'espace d'expression publique qui ne cesse de s'approfondir. Et ce ne sont plus les groupes religieux ou conservateurs qui prônent l'extension sans cesse des limitations de cette liberté mais les forces politiques qui se considèrent comme des avant-gardes, celles qui se pensent du côté du « progrès ». Et ceci à un tel point que la distinction pragmatique qui est à l'origine de nos démocraties entre le dire et le faire

est d'orès et déjà effritée. Les délits d'opinion explosent : racisme, antisémitisme, révisionnisme, sexisme, homophobie, lois mémorielles et autres. La pornographie est mise au ban au nom des femmes et des enfants. Les phrases adressées à autrui sont susceptibles d'être considérées comme des violences au même titre qu'un coup de poing au nom de l'intégrité psychique des victimes. Qui plus est, on est en train d'assister à un phénomène complètement nouveau qui marque un tournant dans le rétrécissement de notre liberté de dire selon lequel il n'y aurait pas de distinction entre un auteur et son œuvre lorsque le premier commet des actes illégaux même si rien de cela ne retentit sur son travail d'artiste dont Roman Polanski est en France le cas le plus paradigmatique.

Au fur et à mesure que l'on crée des nouveaux délits d'expression l'on octroie implicitement aux mots une forme

d'activité nouvelle sur le monde qui n'est plus indirecte mais directe. Tantôt ils *produisent* des traumatismes psychiques, tantôt ils *dégradent* la dignité humaine, tantôt ils *réalisent* des actes les plus criminels comme le génocide<sup>1</sup>. Comme si nous étions en train d'assister à la réapparition du blasphème et du sacrilège dont l'abolition sous la foudre de la révolution avait tant fasciné le marquis de Sade. Et qu'importe que ce ne soit pas la religion qui est outragée et profanée mais ce que nos gouvernements prennent comme étant le Bien, l'ennemi juré du Mal sur la terre ?

Cette prolifération infinie des délits de parole semble marquer un tournant dans le fonctionnement de nos démocraties. Ce n'est pas les « abus » de la liberté de dire qu'elles visent à punir mais à gouverner

---

<sup>1</sup> Voir à cet égard l'excellente analyse de Françoise Chandernagor sur les récentes lois mémorielles « L'histoire sur le coup de la loi », in Pierre Nora et Françoise Chandernagor, *Liberté pour l'histoire*, Paris, 2008, CNRS Editions, pp 27-60.

entièrement, totalement la pensée et l'imagination des citoyens comme c'était le cas avant la sécularisation de l'espace public. Comme si dans nos démocraties agonisantes il y avait plus de place pour distinguer les lois que l'on est obligé de respecter, de la morale, les comportements ordinaires, des pensées. Comme si tout devait être sous l'emprise étatique comme pendant l'Ancien régime ou le prince ne s'intéressait pas seulement à ce que l'on faisait mais aussi à ce que l'on croyait et au salut des âmes de ses sujets. Comme si après avoir arraché au christianisme (sécularisation) l'emprise sur nos consciences on serait en train de le mettre sous la coupe d'une idéologie unique du Bien sous l'autel chacun d'entre nous serait censé se prosterner. Voilà comment la démocratie est en train de se vider de sa substance même. Car ce régime politique implique que ce soient les citoyens lesquels grâce à délibération libre ouverte et

continue choisissent les normes qui les gouvernent. Tandis que nous nous rapprochons de la mise sous tutelle de ce peuple comme aurait dit Kant au mieux ou au pire à une forme de totalitarisme qui ne dit pas son nom, qui se cache derrière les formes de la démocratie.

Et soudain, dans le domaine pénal notamment, notre société s'est rempli des figures du mal qui font penser aux théories religieuses des démons. Certains groupes seraient des pervers non modifiables, des sortes d'incarnations du diable dont la société innocente, libre de tout mal devrait se protéger. Et ces groupes diaboliques ne cessent de croître. Les prisons n'ont jamais été aussi remplies de ces créatures, les peines jamais aussi longues. Mais sans doute le plus obscène de ce processus c'est que les punitions sont censées guérir psychiquement les victimes tandis que l'on cache le plaisir qu'elles tirent de cette vengeance.

Comment dans un monde pareil serions-nous capables d'accepter les œuvres qui rendent compte de l'isolisme et de la compromission de chaque être humain avec le Mal ? C'est pourquoi l'œuvre du marquis que l'on a eu tant de mal à lire librement à partir de la seconde partie du 20<sup>ème</sup> siècle en train de devenir encore plus insupportable et plus subversive que lorsqu'il croupissait dans ses cachots de la monarchie, de la Terreur et de Bonaparte.